

LE BEUVE

Ah ! si Nadaud avait voulu
 Chanter les louanges du Beuve,
 J'oserais gager lanturlu
 Qu'il en aurait fait un grand fleuve.
 Quelqu'un pouvait-il l'empêcher
 De venir parmi nous, chercher
 Notre légende populaire,
 Qui, sur l'aile d'un messager,
 Aurait fait le tour de la terre ?
 Et quand Nadaud nous aurait dit
 Qu'autrefois, le Beuve en personne,
 Fut aussi grand que la Garonne,
 Qui donc ici l'eût contredit ?
 Celui qui partage son lit
 N'a-t-il pas droit à sa couronne ?
 Si l'entente régnait entre eux,
 Ne serait-il pas merveilleux
 De les voir s'unir par la bouche,
 Et s'envelopper tous les deux
 Dans une seule et même couche ?

Passants, veuillez jeter les yeux
 Autour des murs de notre ville.
 Voyez ces rocs, rangés en file,
 Bordant ce large vallon creux.
 N'est-ce pas la preuve bien claire
 Que dans ce vallon séculaire
 Autrefois, coulait à pleins bords,
 Une large et belle rivière,
 Roulant ses flots et ses trésors
 Au travers de la France entière ?
 Pauvre Beuve, roi des maris,
 Sans en recevoir un radis,
 Il enrichit celle qu'il aime.
 Il aura toujours le malheur,
 De tout donner en grand seigneur,
 Sans rien conserver pour lui-même.
 Ah ! si Nadaud avait voulu
 Vanter le Beuve sans vergogne
 Ce serait au moins, lanturlu,
 Le plus beau fleuve de Gascogne.

L'histoire nous dit que César,
Le grand conquérant de la Gaule,
Triomphait ici sur son char
Plus fièrement qu'au Capitole.
Un jour, il avait à choisir,
Ou commander ou obéir.
Obéir n'était pas son rôle.
Premier ici, second là-bas,
Le grand César n'hésite pas.
Bazas voit donc, dans ses murailles,
Le futur géant des batailles
Qui doit conquérir l'univers,
Et le Beuve, aux eaux mugissantes,
Qui tiennent l'empire des mers
Dans leurs carènes frémissantes,
Ah ! si Nadaud avait voulu
Nous prêter sa verve féconde,
Le Beuve serait, lanturlu,
Un des plus grands fleuves du monde.

L'histoire nous apprend aussi
Qu'Henri quatre, roi galant homme,
Plutôt que de régner à Rome,
Eût mieux aimé rester ici.
De deux fils, si j'étais le père,
Dit ce monarque débonnaire
Qu'on appelle le Béarnais,
Le premier, par droit de naissance,
Serait, après moi, roi de France,
Le second, bourgeois bazadais.
Ce mot appartient à l'histoire,
On se le disait après boire
Dans les salons de nos bourgeois.
Et le Beuve, prompt en besogne,
Portait jusqu'au palais des rois
Ce vieux souvenir de Gascogne.
Ah ! si Nadaud avait voulu
Nous octroyer son ministère,
Le Beuve serait, lanturlu,
Le plus grand fleuve de la terre.

Hélas, Nadaud n'a pas voulu
Chanter les louanges du Beuve
Qui vaillamment s'est résolu
A subir en paix cette épreuve.

*Issu des hauteurs de Tressos,
Tantôt il séduit les Nâïades,
Et toutes ces nymphes nomades
Qui, sortant du sein des cascades,
Lui font la cour jusqu'à Lados.
Tantôt, vertueux comme un moine,
Mangeant pain bis faute de choine,
Baisant l'orteil de Saint-Vincent,
Lavant le linge à Saint-Antoine,
Il a l'air d'un vieux pénitent,
Puis, déposant son air farouche,
Il va prostituer sa bouche
Dans ses éternelles amours,
Avec cette ingrate Garonne,
Qui lui doit et devra toujours,
Un des fleurons de sa couronne.*